

# Conseils utiles

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **22 (1884)**

Heft 20

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188249>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

trahi le secret et conduit en prison ces bureaux de tabac ambulants.

Si les coupables avaient réussi à passer la frontière, elles n'auraient certes pas manqué de chanter :

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,  
J'ai du bon tabac ! Tu n'en auras pas !

Est-il possible au monde de voir quelque chose de plus affreux, de plus choquant pour l'œil que les épaulettes froncées dont croient se parer aujourd'hui bon nombre de dames et de demoiselles ?... Non. Combien sont plus gracieuses les épaules arrondies, les formes naturelles, en un mot, les formes non fagotées. Voyez-vous d'ici cette jeune fille à longue taille, aux bras fluets, coiffée d'un chapeau surchargé de plumes, et pour comble, des épaulettes !... Quel scarabée !...

Aussi nous emprisons-nous de reproduire ici l'opinion émise à ce sujet par M<sup>me</sup> Rose Morand, le spirituel écrivain du courrier de la mode, dans le journal *La Famille* :

« Nous n'avons jamais été bien enthousiaste, dit-elle, des manches à hautes épaulettes froncées, qui déformaient le buste et changeaient complètement la ligne harmonieuse du corps. Aussi nous constatons avec satisfaction que cette mode est en voie de déclinaison. Heureusement, tout ce qui est exagéré ne dure pas très longtemps, et la saine raison ramène bien vite les excentricités à de justes proportions. »

Très bien. Ce langage est évidemment celui d'une femme de bon sens.

*La plus grande fleur du monde.* — Cette fleur a été découverte en 1819, au sein des forêts presque impénétrables de Sumatra, par Thomas Raffles, gouverneur de l'île et le docteur Arnold, dans une course de plaisir. Ils donnèrent leur nom à cette fleur extraordinaire, la *Rafflesia-Arnoldi*, qui mesure trois mètres de circonférence et un mètre de diamètre. Son poids est de 7 kilogrammes. La tige, courte et grêle, porte quelques écailles de feuilles qui sont des rudiments et se termine par une fleur unique, présentant un périanthe double. Cette fleur est rouge avec des taches blanches. Elle constitue un véritable réservoir d'eau pour le voyageur qui ne rencontre sur sa route aucune autre source où il puisse se désaltérer. Le creux du calice contient jusqu'à 10 litres d'eau.

#### Cein qu'on offrè ai vesitès.

Quand l'est que cauquon vo vint trovà, l'ài faut adé offrì oquie, surtot se vint dâo défrou; kâ on dâi peinsâ que cè qu'a traci a fautâ dè sè dessâiti onna vouâiretta âo dèse rappoyi lè coutès; et pi d'ailleu lè bons Vaudois sont jamé d'obedzi dè sè tant foci po mettrè à la chotta on verro dè vin. Ora, que faut-te offrì à clliâo que vo vignont trovâ? Ma fâi cein depeind dâi dzeins et dè cein que l'ont pè l'hotò, kâ n'ia diéro moïan dè bailli cein qu'on n'a pas. Lè vengolans sont jamé eimprontâ; vo font décheindrè

à la cava, et quie, n'ia pas ! faut bâirè trai verro, que cein va rudo bin po clliâo qu'âmont fifâ, po cein qu'on bâi très-ti dein lo mémo verro et que lo faut bâirè tot dè ratse-pi, sein s'arretâ âo mâitein, kâ cein sarâi molonhêto et crouïo dè fèrè souffri lè z'autro, qu'atteindont. Lè bons pâyans, que sè tignont on bossaton, ne vo minont pas à la cava, po cein que lâi a trâo dè truffès; mâ vont traitè demi-pot que vo font bâirè per einseimblïo sur la trabilia dè la cou-sena. Clliâo que sont à set et iò lo bossaton gorgossè, âo que n'ont què dâo penatset, vont queri dein lo bouffet dâo pâïlo derrâi onna botolhie d'édhie dè cerise et vo z'ein font avalâ on part dè petits verro, que faut sè veilli dè pas sè reintornâ tot étourlo; âo bin se n'ont pas distillâ leu-mémo, sè tignont dè l'anisette et autrès bourtiâ que faut bon grâ, mau-grâ, bâirè à lâo santé. Lè monsu font apportâ pè la serveinta onna botolhie dè rodzo, âo bin vo z'offront dè clliâo botolhiès dza eintanâiès, que l'est dâo vermoute, dâo malaga, dâo lacrimâ-crecy et autre liquido.

Enfin quand on a rein pè l'hotò, on minè brava-meint sè vesitès âo cabaret, et on demi-litre dè petit villio âo dè bon novè fâ l'affèrè. Ne parlo pas dâi fennès, que s'offront dâo café, dâo siro et autre riquiqui.

Mâ sè pâo portant trovâ dâi iadzo iò, l'est prâo molési dè fèrè l'honétètâ à cauquon, po cein qu'on ne sâ pas què bailli, kâ vo pâodè portant pas offrì la casse avoué on bocon dè nillion âo dè cèrè à on ami que vo vint fèrè vesita; et s'on n'a rein d'autro? Eh bin, s'on a rein d'autro, faut avâi dè l'idée, coumeint lo lacéli dè V..., et quitto à clliâo à quoui on offrè d'acquettâ âo dè refusâ.

Adon cé lacéli que fabrequâvè po son compto, veindâi sè fromadzo à n'on martchand dè tomès que vegnâi dè teimps à autre. On dzo que l'étâi don venu à l'hâora dè midzo, on ne poâvè pas fèrè autrameint què dè l'invitâ à dinâ. La pourra fenna âo fretâi, qu'arâi bin volliu que refusâi po cein que le n'avâi rein à dinâ què dè la soupa retsâodâie et on où de jambon dza tot blianc, fe bin eimbétâie que l'aussè de què oï, et ne savâi pas què fèrè.

— Ne sè pas dein lo mondo que l'ài faut offrì à dinâ, se le fe à se n'hommo; n'é pequa lo teimps dè couâirè on saocesson et n'é min d'âo po fèrè on matafan; que peinsè tou?

— Eh bin ma fâi, que vâo-tou, se repond lo fretâi, que ne volliâvè pas que s'âi de d'ètrè eimbarrassi, se te ne sâ pas què lâi offrì, baille-lâi lo tètèt!

#### Conseils utiles.

*Préparation des lainages pour qu'ils ne rétrécissent pas.* — Prenez vos étoffes de laine, enveloppez-les dans un linge humide et déposez-les dans l'endroit le plus frais de la cave pendant 7 ou 8 jours. Au bout de ce temps, étendez l'étoffe à l'air et faites-la sécher. Elle ne rétrécira plus — La même précaution doit être prise pour les laines à tricoter et pour les lacets avec lesquels on borde les jupes. Si on néglige cette précaution, on s'expose à les voir rétrécir considérablement lorsqu'ils sont posés.

Divers cas d'empoisonnement ayant été constatés chez des personnes ayant mangé des poissons ou des viandes conservées dans des boîtes étamées, il est résulté de l'examen du fait que les conserves, surtout lorsqu'elles ne sont pas cuites, ne doivent pas être exposées à l'air. Il ne faut donc ouvrir les boîtes qu'au fur et à mesure des besoins. Il en est de même pour les sardines. Lorsqu'elles sont entamées, il faut avoir soin de verser dessus suffisamment d'huile pour les préserver du contact de l'air.

Le procédé le plus simple pour *nettoyer les objets en or* et leur rendre l'éclat, est de les faire tremper dans de l'eau de javelle pendant un bon quart d'heure, puis de les laver à l'eau pure et de les essuyer avec un linge fin.

---

CHEZ MON FUTUR

(Fin).

Emmeline était toujours absorbée. Elle répéta :

— Tu as le grenadier ?

— Je viens de te dire que oui, répondit Olivier qui, presque aussitôt ajouta : Tu es toute troublée, Emmeline. Je t'ai fait peur en annonçant le vicomte, ma mère, ma tante. C'est une mauvaise plaisanterie, je le confesse, et si j'avais su qu'elle te fit tant d'impression, je m'en serais abstenu.

Olivier était loin de soupçonner que sa sœur était encore agitée par les événements qui venaient d'avoir lieu, et bouleversée surtout par la lecture de la lettre de la baronne.

Cette lettre, Emmeline l'avait froissée, déchirée, roulée en boule et jetée loin d'elle avec colère, avec indignation, avec mépris.

La jeune fille la ramassa pour la montrer à son frère, afin qu'il ne fût plus question de mariage.

Puis une pensée aiguë lui traversa le cœur :

— Cette femme serait trop contente, se dit-elle.

Et elle mit la lettre dans sa poche.

— Partons, Olivier.

— Attends que je vole encore un cigare à ton futur.

— Oh ! mon futur !...

Et Emmeline secoua la tête d'un air négatif.

Mais Olivier ne vit pas ce geste, et, revenant gaiement près d'elle :

— Au moins, ne l'as-tu pas trop dévalisé ? reprit-il.

Je parie que tu as fouillé partout, que tu as cherché à surprendre ses secrets intimes. As-tu trouvé quelque chose ? Parle. Rien ? J'en étais certain. Le vicomte t'aime, et tu seras la plus heureuse des femmes. Où est donc Jean ? Il a veillé à ce que tu ne sois pas dérangée ?

— Oui, oui.

— Je le lui avais recommandé. Je vais l'appeler pour le remercier.

— C'est inutile, répliqua vivement Emmeline. Cinq heures ! Partons. Il faut être chez ma tante à cinq heures et demie précises.

Au moment de monter en voiture, Olivier s'extasia encore sur l'effet produit par le petit grenadier.

— Que dis-tu de cela ? s'écria-t-il. N'es-tu pas flattée de voyager sous un frais ombrage ? Tu ne dis rien, c'est tout simple, ajouta-t-il en expliquant à sa façon le silence d'Emmeline ; tu vas te marier, et c'est l'ombrage d'un myrthe qu'il te faudrait maintenant.

Pendant le trajet :

— Ainsi, continua-t-il, tu ne sais rien de nouveau ?

— Non.

— Moi, j'ai eu plus de chance. Et remarque bien la différence, Emmeline : tu as cherché du nouveau sans en trouver, tandis que moi, j'en ai trouvé sans en chercher.

— Explique-toi.

— Deux lettres de mon ami Boisricheux. Elles sont arrivées pendant que je faisais hisser le petit grenadier sur le fiacre. Une pour ma mère, une pour moi. Gendre candidat ! Apprentissage du député en espérance ! Circulaire aux électeurs !

— Oh ! que tu es bavard ! Et que dit Monsieur de Boisricheux ?

— Ecoute bien. Il me demande si tu consens à l'épouser tout de suite. Dans ce cas, il s'empresserait d'accourir. Dans le cas contraire...

— Eh bien ?

— Il profiterait de ce délai pour un très important voyage d'affaires.

— Aux eaux de Pymont ?

— A l'étranger.

— C'est cela... Aux eaux de Pymont ?

— Enfin, tu réfléchiras. Tu causeras avec ma mère et ma tante. Quant à moi, si j'ai un conseil à te donner...

— Je suis toute décidée, interrompit Emmeline. Le vicomte peut venir. Je suis prête à l'épouser.

Trois semaines après, le mariage fut célébré à Saint-Germain-des-Prés.

Une lettre d'invitation avait été adressée au baron et à la baronne Enger. Ses projets de voyage fournissaient à la belle Christine un excellent prétexte pour ne pas assister au triomphe de sa jeune rivale. Cependant elle y vint, magnifiquement parée, orgueilleuse, passionnée, menaçante.

Durant la messe, plusieurs fois elle foudroya Emmeline de regards agressifs, où la colère ne se contenait plus.

Dans la sacristie, au moment où les invités se pressaient autour des nouveaux époux, pour les féliciter, elle s'approcha d'Emmeline.

— Je me vengerai, lui dit-elle à voix basse. Vous avez cru peut-être la lutte finie, mais elle recommence.

Mais Emmeline s'empara de la main de la baronne comme pour la serrer affectueusement, et y glissa un papier tout froissé.

C'est une lettre oubliée par vous chez le vicomte, lui dit-elle. Vous savez bien !... Cette lettre par laquelle vous lui donniez un rendez-vous aux eaux de Pymont. Brûlez-là vous-même. Elle pourrait vous compromettre.

Et elle lui tourna le dos.

Depuis ce jour, elle n'a jamais revu la belle Christine, qui est définitivement fixée à Stockholm, auprès de son mari.

Hippolyte AUDEVAL.

---

**Boutades.**

Un peintre lausannois, qui adore nos campagnes, s'entretenait l'autre jour avec un paysan des environs de Chexbres, qu'il n'avait pas revu depuis deux ans : « Eh bien, vous vivez heureux dans cette jolie propriété, ça va comme vous voulez, quoi ?... »

— Mais, voilà, on ne peut pas seulement tant se plaindre, j'ai un bon bidet, deux vaches, des cochons, des poules...

— Et vos enfants, ils se portent bien, ils sont gentils ?...

— Assez gentils, monsieur le peintre, mais ce n'est pas ce qui rapporte le plus.